

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Carnets algérois

André Payette

Volume 13, numéro 3 (75), 1971

À la recherche d'une Algérie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30729ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, A. (1971). Carnets algérois. *Liberté*, 13(3), 9–40.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Carnets algérois

(août 1970)

Dimanche, 16. Sur le port d'Alger.

Arrivé hier soir de Paris, par Air Algérie, à 20 heures (heure locale, une heure de moins que Paris). J'étais le seul étranger dans le car qui nous conduisait à travers la banlieue peu éclairée vers le centre d'Alger. Il m'a semblé que la nuit venait plus tôt ici. Il faisait terriblement chaud ; je suais sous mon costume de toile noire, à cause sans doute de la chaleur et d'une certaine angoisse aussi.

Je n'avais pas pu, à l'aéroport, me retenir une chambre d'hôtel. A l'arrêt du car, sur le port, de jeunes garçons attrapent nos bagages. L'un d'entre eux m'avise plus rapidement que les autres et m'indique un hôtel (je ne voulais surtout pas de l'*Aletti* ou du genre de) et il me conduit, tout près, au *Royal Hôtel* qui donne sur le port. Il faut monter un étage, au-dessus d'un restaurant, pour arriver à la réception. Avec douche, la chambre coûte 10 dinars de plus, soit 30 (\$6.).

Ma première impression de la chambre n'est pas trop bonne, mais la vue est belle et il y a la douche. Un mur et le plafond ont été rongés par l'humidité. La moitié inférieure des murs est peinte en vert, la partie supérieure et le plafond, en blanc. Mais la peinture blanche est à plusieurs endroits *rouillée*. Le lit me paraît propre, à première vue.

Je change de vêtements et je sors. Je marche jusqu'au centre — ou ce qui me paraît le centre — de la ville. Promenade sur l'ancienne rue Michelet (*of course* !) comme tous les touristes, mais surtout pour ce qu'elle me rappelle de souvenirs : ça n'était qu'un nom pour moi, au moment des barri-

cadés. Les rues sont pleines d'hommes et je m'arrête boire une bière au *Novelty*, Square de l'émir Abdel Kader, face au quartier général du FLN illuminé en rouge et en vert et gardé par deux militaires en armes. A minuit, tout est fermé.

Je rentre à mon hôtel, je me couche et je tente de m'endormir. Il fait trop chaud et c'est trop bruyant : les voitures passent sous ma fenêtre, dans la rue, entre les arcades du trottoir et le port. Il me semble que les bruits de la rue se sont tus vers deux heures pour reprendre vers quatre heures du matin. Je n'avais pas fermé les volets métalliques ni la fenêtre pour avoir plus d'air. La fenêtre est de la dimension d'une porte et donne sur un étroit balcon qui permet de rejoindre toutes les chambres de l'extérieur. Entre chaque fenêtre, il y a bien un grillage qui, en principe, interdit l'accès aux autres chambres, mais tous ces grillages n'existent plus qu'en ruines.

J'ai mal dormi. C'est-à-dire peu et d'un sommeil agité. J'ai fait un long rêve. Le concierge de l'hôtel — il a l'air véreux en réalité — m'amène le petit déjeuner sur un plateau décoré de deux anges précédés d'un Santa Claus rouge usé qui, de ses deux bras bien écartés, déploie une banderole sur laquelle il est écrit : *Bienvenue à Alger*.

Au réveil, je n'arrive pas à déterminer si je vais demeurer à cet hôtel. Je m'habille précipitamment et je sors. Sous les arcades, c'est plein de monde, bien qu'il soit tôt, des gens que je n'avais pas pu apercevoir de ma chambre, puisque les arcades se trouvent, à un étage plus bas, juste au-dessous de ma chambre. Je m'installe à une terrasse, à deux pas de l'hôtel : deux cafés noirs, deux croissants, je vais déjà mieux. C'est l'atmosphère qui me pénètre : je m'apprivoise. Autour de moi, des Algériens seulement, et en costumes traditionnels ou modernes. C'est la première fois depuis le début de ce voyage que mon angoisse tombe. On a beau aimer voyager — moi, en tout cas — les débuts de voyages, surtout en pays inconnus, provoquent toujours une certaine angoisse qui vous serre le cœur.

Une vieille femme non voilée, la longue robe et le voile sales, me prend la main et me bafouille en français la bonne

aventure. Après que je lui aurai donné un dinar de plus, elle me prédit de bonnes nouvelles pour bientôt et de grandes joies à venir. Elle veut continuer, à condition que je lui donne un autre dinar. Je refuse. Elle insiste. Comme je ne lui en donne plus, elle part, fâchée.

Nabile Farrès m'avait dit de téléphoner à son cousin Tewfick dès mon arrivée. Je n'ai pas osé, hier soir. Aujourd'hui, dimanche, il me semble que je devrais le faire, mais je crains que personne ne soit là pour répondre. Téléphoner — j'ai pourtant le téléphone dans ma chambre — me paraît une démarche impossible. Je suis bien et je me sens maintenant sécurisé. Pourquoi rompre le charme ? Je téléphonerai à midi — dans une heure : si les gens sont à Alger, ils devraient se trouver chez eux à ce moment-là pour le déjeuner.

Je voudrais surtout faire des rencontres imprévisibles, car à partir du moment où j'aurai contacté l'administration, il est bien possible que je devienne trop occupé et que j'aie à me défendre. Aucun projet précis pour l'instant, sauf qu'en gros je pense demeurer ici quelques jours afin de faire le plus gros de mon travail sur la littérature et le cinéma, puis partir pour un endroit plus calme au bord de la mer avant de retourner en France.

Il serait préférable de connaître quelqu'un et de demeurer chez lui (ou chez elle). Cette dernière possibilité me paraît plus mince. Dans la rue : que des hommes, quelques Algériennes voilées et peu d'Européennes.

Assis à cette terrasse, je me sens bien. J'y demeurerais longtemps. Il est onze heures et demie et je ne sais vraiment pas ce que je vais maintenant faire. Je crois qu'écrire me rassure.

*

15 heures 30, Square Port Saïd.

Comme je l'avais craint, personne au bout de mes appels téléphoniques. *Inch Allah !* Longue promenade au centre d'Alger avant de déjeuner dans un restaurant, face à la toute

blanche université d'Alger. Menu : cantaloupe glacée, cous-cous sans viande, pastèque, eau, café. Moins de deux dollars. Ça n'est pas un grand restaurant, mais la cuisine y est bonne et abondante, trop même.

Au cours de ma promenade, j'ai remarqué que certaines rues ont été rebaptisées ; le nouveau nom arabe figure sur une plaque identique à celles de France, au-dessus de l'ancienne où le nom français a été rayé d'une croix blanche, mais pas assez pour qu'on ne le voie pas. Dans une rue, l'ancien nom n'a pas été rayé : *Charles Péguy, littérateur, mort pour la France, 1873-1914*.

Dans les rues de l'après-midi, des femmes endimanchées, presque toujours voilées. L'une d'elles attend depuis longtemps — je l'ai déjà vue là en allant vers le centre de la ville — allongée sur le trottoir à l'ombre des arcades, trois enfants jeunes qui dorment, la tête sur ses cuisses et ses jambes. Elle est voilée, mais ne dort pas, le regard absent, anxieux aussi.

Dans l'avenue que je redescends vers le port, des arbres, de chaque côté du large trottoir, de la famille des platanes, taillés, sculptés, comme en France protègent heureusement du soleil. (Alcide Ouellette s'était trompé, qui m'avait répondu par la voix de Jean Mathieu, aux *P'tits matins*, qu'à cette époque-ci, à Alger, la température serait au minimum de 70 et au maximum de 85 degrés Fahrenheit. Le soir, peut-être...)

Je reviens au Square Port Saïd : c'est plus populaire. Sous les arbres, des tables et des chaises, des buvettes. C'est plein d'hommes en tenue de travail. Des plus âgés portent la tarbouche sur la tête et de vastes manteaux gris clair ; quelques-uns portent la gandoura blanche, tête nue. Le square s'étend entre l'Opéra d'Alger et le port qu'on surplombe tout le long du boulevard de la République où se trouve mon hôtel. Un peu au-dessous, avant d'atteindre la mer, il y a les gares d'autocars et continuellement des ruées de gens. Je commande un thé à la menthe, après m'être assis à une table où se trouvent déjà deux Algériens. J'offre des cigarettes et la conversation s'engage. Ce sont deux ouvriers ; l'un parle assez couramment le français, l'autre, pas du tout.

Celui avec qui je parle gagne, lorsqu'il travaille — il est manoeuvre — huit dinars par jour (il faut calculer quelque 5 dinars au dollar canadien). Il est le seul à travailler, bien qu'il fasse vivre sa femme, ses deux enfants, sa mère, son frère et sa belle-soeur. Il aurait voulu émigrer en France, mais il n'a pas pu. (A mon arrivée, à l'aéroport, un Algérien qui rentrait par le même vol a changé, devant moi, la somme de 5,000 francs français — quelque mille dollars — une fortune sans doute qu'il ramenait.) Mon ouvrier du square demeure à 20 kilomètres d'Alger où il a une petite maison et un jardin. Pas de loyer à payer et des légumes en saison. Il voyage en car soir et matin pour venir chaque jour trouver du travail souvent différent. Il me raconte beaucoup de choses, mais j'avoue comprendre difficilement tout ce qu'il me dit. J'offre un verre ; il prend un diavolo menthe et son camarade, qui ne dira pas un seul mot, un thé à la menthe, comme moi. Presque un luxe. Ce n'est pas ce qu'ils buvaient avant que je n'arrive.

J'ai beaucoup de difficulté à lui faire comprendre que je ne suis pas français. Vaguement, je comprends qu'il souhaiterait obtenir des renseignements sur le travail en France et il me demande si je ne pourrais pas l'aider à émigrer. Comme je fume des Gauloises, bien qu'achetées ici et marquées *Vente en Algérie*, il reste persuadé que je suis Français. *Québec et Canada*, ça n'a pas l'air de lui dire grand-chose. Son « oui » est faible.

Après le départ de mes deux compagnons, j'écris mes premières cartes postales d'Algérie, mais je n'ai pas le courage d'aller les mettre tout de suite à la poste, bien qu'à deux pas il y ait un kiosque à journaux où l'on vend des timbres et où il y a une boîte aux lettres. Le kiosque est au soleil et on est tellement mieux à l'ombre. Une toute petite brise, à peine perceptible, mais combien rafraîchissante vient de la mer. Personne sous les arbres ne bouge et on parle peu.

Les costumes sont pour le moins bigarrés : costumes de travail bleus passés, mais blanchis et propres, costumes européens démodés et défraîchis, costumes traditionnels avec tarbouches ou fez de feutre rouge ; aussi, pantalons à taille basse

et à pattes d'éléphants avec chemises cintrées, comme à Paris ou à Montréal. Si ça n'était de mes cheveux longs, je passerais presque inaperçu avec mon *jean* noir et mon *polo* blanc. Mais peut-être pas dans ce square où on a du nez. Un peu plus loin, vers le centre, où je me trouvais au déjeuner. A Alger, on ne porte pas les cheveux longs.

J'examine rêveusement une carte que je me suis procurée. Il n'y en a pas de l'Algérie exclusivement. C'est une carte *Michelin*, qui me paraît plutôt fort détaillée, de toute l'Afrique du Nord et de l'Ouest. De quoi rêver bien davantage que je ne le fais. J'ai trouvé aussi une revue littéraire. *Promesses*, qui paraît à Alger tous les deux mois, publiée par le Département de la Culture du Ministère de l'Information. J'ai aussi acheté *Révolution*, l'organe officiel du FLN, le parti unique.

En passant après déjeuner devant la cinémathèque, j'ai vu qu'on y annonçait cinq programmes différents. De la musique jaillissait du fond du couloir du hall d'entrée : *Adieu, jolie Candy*.

J'écris depuis près d'une heure. Il est 16 heures 30 et on déplace tables et chaises dans le square selon l'infiltration traîtresse du soleil à travers le feuillage des arbres. Ceux d'ici ne sont pas taillés comme là-haut. Ils sont très hauts, leur tronc, énorme.

En rentrant à l'hôtel, hier soir, dans une rue derrière le port, j'ai vu au quatrième étage d'un immeuble un appartement dont les fenêtres étaient toutes grandes ouvertes, la pièce centrale, illuminée d'un grand lustre pendu au plafond. De là surgissaient — alors qu'on ne pouvait apercevoir personne d'où je me trouvais sur le trottoir — des applaudissements rythmés, comme un ban, et puis des *you you you*, les premiers que j'entendais, des voix de femmes stridentes. Une party, une veillée funèbre ?

*

17 heures, à l'hôtel.

Je suis trempé de sueur. Je me mets nu et j'examine la carte Michelin. Il fait trop chaud pour rêver de voyage. Il

n'y a pas de cintre pour pendre mon pantalon. Le *Royal Hôtel* ne les fournit pas. Pas plus que l'eau chaude, en dépôt des deux robinets et de celui marqué en rouge. Mais, qui voudrait se doucher à l'eau chaude ? Heureusement, j'avais fermé mes volets avant de quitter l'hôtel, ce matin. Il fait maintenant plus frais dans cette chambre que les femmes de chambre que j'ai aperçues ce matin à l'étage n'ont pas nettoyée. Le lit est toujours défait. Les papiers que j'avais froissés, les mégots et les allumettes — il n'y a pas de panier — sont toujours sur la commode où je les avais mis plutôt que sur le plancher.

Le soleil est passé derrière l'hôtel. Il éclaire maintenant mieux le port où je ne vois que cinq ou six cargos dont l'un que je distingue, le *Claudia Maria*. De biais, j'aperçois le terminus des autocars de la banlieue d'Alger et toujours la foule qui s'y presse. Sur le trottoir d'en face, un jeune couple avec un enfant. Lui porte une large culotte grise comme celle des zouaves pontificaux (plus ample peut-être : je ne me souviens plus très bien de celle des zouaves) ; tarbouche blanche sur sa tête, veste beige légère contemporaine, mais qui me paraît bien usée ; à la main, il porte un sac de plastique rouge et noir, de plaid écossais. Elle, toute en blanc, et voilée, avec au bout de son bras, une fillette aux cheveux bouclés, qui doit avoir cinq ou six ans, qui porte un jumper bleu ciel et une chemisette blanche. Le père et la fille portent des sandales de plastique, style caoutchouc-mousse, que les Japonais me semblent avoir lancées à travers le monde entier ; la mère, elle, a des sandales rouges, de plastique luisant, à talon mi-haut. Ils marchent tous les trois très lentement, en regardant du côté de la mer.

Je décide de prendre une douche et de laver un peu de vêtements. Je me sens fatigué — un peu abruti — de ma flânerie d'aujourd'hui : le soleil tape sans doute plus durement que je ne le sens. Il faut avoir le courage de se doucher à l'eau froide et de se laisser sécher, allongé nu sur son lit. Un truc : avec la douche à main, commencer par les pieds, lentement. Une fois le cap des cuisses passé, la récompense ne se fait plus attendre. Rafraîchissement garanti sans égal.

J'examine mon lit à fond pour la première fois. Le matelas est propre ; les draps aussi, bien que froissés (ils n'ont pas été repassés correctement) ; il n'y a pas d'oreiller, seulement un traversin qui est taché à un endroit comme si une femme menstruée l'avait enfourché. (*Note à mon intention : ne pas dormir dessus.*)

*

19 heures 40, à l'hôtel.

Je me relève, une seconde fois. Comme me sortant d'un profond sommeil. Ai-je vraiment dormi ? A moitié, je crois, réveillé souvent par les bruits de la rue, comme si les camions et les voitures passaient au milieu de ma chambre aux couleurs du drapeau algérien où il ne manque, en fait, au plafond, que le croissant et l'étoile rouges. La nuit est maintenant tombée. Elle tombe en vérité tôt. C'est la lune qui est au milieu du port et qui éclaire une partie de ma chambre. La lune est pleine, toute pleine, et juste en face de moi, à mi-chemin entre l'horizon et ce qui me semble devoir être plus tard son zénith, au moment où elle passera, elle aussi, de l'autre côté de l'hôtel, comme le soleil de cet après-midi. Je me sens un peu plus reposé, mais ce bruit qui continue dans la rue — d'où maintenant les passants et les cars sont partis — il me semble n'avoir pas cessé un instant, même durant mon sommeil, de l'entendre. Souvent réveillé en sursaut, comme si vraiment on fonçait dans la porte-fenêtre de ma chambre.

Il m'est arrivé dans ce que je pense être mon demi-sommeil de former des phrases pour mon travail sur la littérature algérienne — suite à la lecture, que j'avais faite avant, de la revue *Promesses* — phrases que je n'avais pas eu ensuite le courage d'écrire, car il aurait fallu me lever. Je me souviens même d'avoir résumé le roman de Nabile Farrès en quelques phrases, de même, surtout, qu'avoir élaboré une approche critique de la revue quant à son contenu et à son évidente orientation : pièce de collège pour la semaine annuelle de la JEC, écrits lourdement pavés de bonnes intentions camou-

flées (ce n'est pas le mot exact) derrière un vocabulaire marxiste vide. Depuis mon réveil, j'écris pour que les phrases me reviennent, qu'au moins l'atmosphère y soit et qu'un jour je m'y retrouve.

La température est lourde. Je vais tout de même sortir un peu, bien qu'au fond et en dépit de l'heure, je me mettrais bien au lit pour la nuit. Mais je dormirais mal et je serais trop tôt réveillé.

Au début de mon sommeil, j'éprouvais une certaine angoisse maintenant disparue. La raison, je crois, c'est une phrase que je me répétais et qui m'a, à la longue, guéri : *le prix de la liberté, c'est une certaine solitude toujours lourde à porter*. De là un autre rêve (vrai au moment où je pensais dormir ou faux au moment où je me suis vraiment réveillé — donc vrai) d'une fille rencontrée chez qui je demeurais toute la semaine à Alger pour ensuite l'amener avec moi au désert. (La solitude qu'on ne peut supporter très longtemps et la compagne dont on a, pour un temps, grand besoin.)

*

22 heures 15, à l'hôtel.

Je viens de rentrer après une autre longue marche, d'abord dans la direction opposée à celle que j'avais prise cet après-midi, vers la grande place des Martyrs, le long de la mer. Au-dessus de la place, je me suis engagé dans de petites rues mal éclairées avec, je l'avoue, d'abord un pincement au coeur.

Le long de la mer, il y a de chaudes odeurs d'épices. Plus haut, les odeurs changent. Si le centre d'Alger rappelle l'Europe méditerranéenne, dès qu'on gravit la colline, ce n'est pas l'Afrique, c'est l'Orient.

Des escaliers de pierre mènent aux rues et aux ruelles de ce quartier. Au bas, des WC publics non éclairés d'où jaillissent des enfants qui hurlent et une forte odeur d'urine. Une rumeur là-haut m'attirait. Je monte, encore un peu craintif, et les longs escaliers débouchent soudain dans une rue

encore pleine de gens. Sans le savoir, je m'étais dirigé vers la Casbah. Une rue étroite, toute éclairée, des boutiques encore toutes ouvertes ; surtout, sur les trottoirs ou au milieu de la rue, des étals de viande, de fruits, de légumes. C'est la fin de la journée. Face à une place de marché : des légumes qui jonchent la rue, une odeur de pourriture qui s'en dégage, des hommes en haillons qui tentent de vendre, tout en marchant, des produits qui ne paraissent plus très frais. Dans cette première rue, des escaliers conduisent à d'autres ruelles qui ne sont pas du tout éclairées, des hommes et des femmes, bruyants, montent quelques instants encore visibles, puis disparaissent dans la noirceur d'où d'autres gens surgissent et descendent vers le marché. (J'imagine facilement la dureté de la bataille d'Alger.)

Je me retrouverai finalement dans une rue connue, qui me mène au Square Abdel Kader, puis retour vers l'hôtel où, tout près, un magasin d'alimentation, au fond des arcades, est encore ouvert. Toute une grande vitrine affiche, de bas en haut, des dizaines de sortes différentes d'eaux de Cologne et de toilette, toutes les sortes à peu près connues de savon. Un homme que me paraît âgé d'une quarantaine d'années — il est sans doute plus jeune — en vêtements de travail usés, la barbe non rasée depuis plusieurs jours, reste coi, à trois pas de la vitrine, devant ces objets de grand luxe.

Dans le square, j'ai rencontré Brahim — il m'a dit, ce soir, son nom — qui se préparait à l'arrivée des passagers du dernier avion de la journée, celui par lequel je suis arrivé hier. Il m'a raccompagné jusque dans l'escalier de l'hôtel tout en m'expliquant qu'il a deux pantalons : l'un pour le travail et l'autre, « *pour les filles* ».

* * *

Lundi, 17.

**8 heures 45, à la terrasse
de la brasserie Tantouville.**

La journée n'a pas tellement bien commencé. Appels téléphoniques à Tewfick, tôt ; pas de réponse. De même que

chez les parents de Nabile. A l'hôtel, pas de bottin et le téléphone de ma chambre n'est pas relié avec l'extérieur. A la poste, je téléphone au Ministère des Affaires Etrangères : pas de réponse au service de presse et d'information où Mousaoui, de l'ambassade algérienne, à Ottawa, m'avait dit que quelqu'un m'attendait. J'ai toutefois l'adresse et je m'y rendrai directement tout à l'heure. Au sortir de la poste, je vois, en passant, sur une plaque, le nom du père de Nabile. C'est son bureau. Je monte un très bel escalier d'un immeuble dont la propreté m'étonne. Me Farrès est occupé ; je laisse un message. Pour l'instant, je m'en vais prendre café et croisants avant de me rendre aux Affaires étrangères.

•

Midi et demi, Square Port Saïd.

Ce coin sera décidément devenu mon quartier et le square, pour l'instant, mon quartier général. Et je ne m'en plains pas. Ici, au moins, les gens sont sympathiques parce que *vrais*. Le garçon me reconnaît et me reçoit avec un grand sourire. Deux hommes âgés, qui étaient ici hier, me rendent poliment mon salut. Avec mon magnétophone dans son étui de cuir noir que je porte naturellement en bandoulière, je dois avoir l'air d'un touriste qui se balade avec tout son matériel photographique et je n'aime pas ça. Il fait trop chaud pour continuer d'écrire. De l'eau, de l'eau... c'est tout.

•

Une heure plus tard, au Bassora.

J'avais besoin de bien manger. C'est ce que j'ai fait au restaurant *Bassora*, boulevard de la République, au rez-de-chaussée de mon hôtel, de mon ex-hôtel, car depuis midi j'habite ailleurs. J'ai déménagé et j'ai bien eu raison. Mon menu : sardines frites et crevettes sautées. Je prends un café, j'ai allumé une cigarette et je résume mon avant-midi.

A la terrasse du Tantouville, ce matin, j'ai rencontré un jeune couple : le Dr et Mme Oulemans. Lui est médecin ; ils sont Belges et habitent Constantine. Comme ils se trouvaient à une table voisine de la mienne et qu'ils parlaient français, je me suis présenté et nous avons engagé la conversation. Ils quittaient Alger aujourd'hui, après avoir habité le *Grand Hôtel de Nice* où, d'ailleurs, ils descendent toujours lorsqu'ils viennent à Alger. C'est ainsi que j'apprends qu'en dépit du prix que je paie pour ma chambre, je paie tout de même trop cher. Le *Grand Hôtel de Nice* est tout près ; il ne donne pas sur la mer, mais sur le Square Port Saïd. J'irai voir.

D'abord, visite au ministère des Affaires Etrangères, rue Claude Bernard. J'y vais en taxi. Jolie randonnée qui me mène sur les hauteurs d'Alger dans un quartier chic presque tout neuf, très moderne, d'où l'on a sur la mer une vue telle qu'on a dû mal à s'en détacher pour revenir à ses affaires. La personne que Moussaoui m'avait dit de voir est en vacances. Son adjoint est en conférence. J'ai bien l'air d'ennuyer ce jeune homme qui me reçoit dans une salle occupée par une longue table de bois, ovale et entourée de 26 fauteuils (je les ai comptés, en attendant que ce même jeune homme qui m'a laissé seul revienne). Il y a trois immenses fenêtres dont l'une est équipée d'un ventilateur débranché. Sur l'un des murs : une mappemonde striée de rouge et rédigée en français. Au bas, à gauche, une bande de papier vert, rectangulaire, qui a été légèrement décollée. Je regarde dessous. C'est écrit : *Air France*.

Le jeune fonctionnaire qui m'a reçu revient au bout de quelque dix minutes. Personne, encore moins lui, ne sait quoi que ce soit de mon séjour et il me conseille de m'adresser au ministère de l'Information dont il me donne l'adresse. Je lui serre la main en le remerciant chaleureusement ; il me sourit ; je dévale les trois étages à pied en me disant qu'il vaudrait peut-être mieux faire le mort ; mais je saute dans un autre taxi vers le ministère de l'Information, rue Didouche Mourad, 119, ex-rue Michelet.

Au rez-de-chaussée du ministère de l'Information, un planton me demande si j'ai rendez-vous : « Non » ; ma carte

de visite : « *Je n'en ai pas* » ; l'objet de ma visite : « *Voir quelqu'un du service de presse* ». Il m'expédie au sixième étage dans un ascenseur dont pas un seul moment je n'ai été sûr qu'il me conduirait vraiment où je pensais aller. Au bout de je ne sais combien de couloirs vides, un vieil homme, un autre planton, qui m'arrête pour me demander, lui aussi, ma carte de visite. Comme je n'en ai pas plus qu'au rez-de-chaussée, il m'installe dans une petite salle d'attente et me fait remplir une formule. Il part ensuite avec le papier et revient dix minutes (au moins) après pour me conduire dans le bureau d'un fonctionnaire gentil et souriant qui m'offre un siège, une cigarette, et qui me laisse débiter toute mon histoire : interviews radiophoniques sur la littérature, le cinéma, etc., (je suis un peu nerveux) et qui finit par me dire : 1) d'abord que j'arrive à un bien mauvais moment de l'année (je commence à le croire vraiment : il y a eu des changements, en plus, dans les ministères) et que 2) je dois aller voir un autre de ses collègues qui s'occupe de la radio : lui étant spécialisé dans le cinéma et la télévision. Il me conduit alors à un autre planton, me serre la main, et je me laisse diriger vers un autre bureau. J'attendrai, cette fois, une quinzaine de minutes qui finiront par me paraître bien plus longues, mais au cours desquelles je constaterai qu'ici les fonctionnaires me paraissent tous occupés à écrire au stylo à bille sur des feuilles rayées.

Le nouveau fonctionnaire que je rencontre est plus jeune et très peu souriant. Il ne sourira pas une seule fois. Je lui raconte mon affaire et il me fait remplir une demande d'accréditation. Ce que je fais. Puis il me demande quatre photos, que je n'ai pas. « *Vous reviendrez cet après-midi*, me dit-il, *avec les photos ; et demain matin, vous aurez l'autorisation d'enregistrer des interviews* ». Et alors, à sa demande, je répète mes intentions de travail et il prend des notes, en ajoutant qu'il verra ce qu'il peut faire pour m'aider, que de toute manière c'est une période difficile ; il m'apprend que Kateb Yacine, à qui je tiens, est en vacances en France, et que, n'importe comment, j'aurai moi-même à faire les démarches nécessaires auprès des gens qu'il n'aura pu rejoindre. Poignée de mains, pas de sourire, et au revoir ; à cet après-midi.

Un autre taxi à la sortie et je m'arrête au Grand Hôtel de Nice. Il n'y a pas encore de chambre libre, à l'heure qu'il est. Un vieux couple s'amène, qui n'a pas de réservation, mais qui semble connu du concierge qui, devant moi, leur donne une chambre. Le concierge, avec un sourire, me dit de revenir vers midi, qu'il verra. Je traverse le Square Port Saïd, monte à mon hôtel où le concierge me remet des vêtements (deux pantalons, quatre chemises) que j'avais donnés à laver samedi soir et il me demande 50 dinars (toujours diviser à peu près par cinq pour traduire en dollars canadiens). Je rouspète et je prends mon linge sans payer. Je lui demande alors de préparer ma note, que je vais partir. Je prépare vite mes bagages et je redescends. Le directeur, alerté par le concierge, est là, qui me fait du charme, baisse le prix de la lessive à 28 dinars. Ça me paraît encore trop cher, mais j'accepte et je discute du prix de la chambre, c'est-à-dire 30 dinars. (Ce n'est pas cher selon nos standards, mais j'ai appris le jeu depuis quelques années. L'exploitation reste l'exploitation, à quelque niveau et où qu'elle se fasse.) Le directeur me compte les petits déjeuners que, de toute façon, je n'ai jamais pris, mais auxquels, paraît-il, j'avais droit (on ne me l'avait jamais dit et c'est faux) de même que la baignoire que je n'ai jamais vue, puisque je payais déjà un supplément pour la douche qui se trouvait dans ma chambre. Je paye 88 dinars et je quitte. A l'hôtel de Nice, on me donne tout de suite une chambre à 12 dinars par jour. Elle est beaucoup mieux que la précédente : elle donne sur le square, est très propre, avec un lit double et un cabinet de toilette. Elle n'a pas de douche ni de bain qui se trouvent à l'étage, comme les WC, mais elle a tout de même un lavabo et un bidet.

*

16 heures 45, à une terrasse de café, rue Mourad Didouche.

Pas le temps de manger, ce midi. Après mon emménagement à l'hôtel, je me suis précipité au centre-ville afin de trouver un Photomaton. On m'en a indiqué un, sous la rue,

à un carrefour, près de l'université. Un dinar, quatre photos, et hop ! de nouveau au ministère de l'Information chez B., mon jeune fonctionnaire. Pas plus de sourire que ce matin. Je dois le rappeler, tôt demain matin.

Je redescends à pied en direction de mon hôtel et, en flânant et en examinant toutes les plaques posées sur les maisons, je tombe sur le bureau de l'Agence de Presse X. Je monte, demande le directeur qui n'est pas là. Je cause avec un journaliste présent qui me donne le nom du directeur. Ça me dit quelque chose. Il sera de retour à 17 heures 30. J'attendrai, de l'autre côté de la rue, à une terrasse où j'écris.

Je suis aussi passé de nouveau au Square Port Saïd prendre un thé à la menthe et dire bonjour à mes copains dont j'ignore les noms, mais dont la présence et le sourire me rassurent, même si nous ne nous parlons pas. Au pied d'un arbre, bien à l'ombre, une espèce de clochard dans un vieux costume européen dont on ne sait vraiment pas s'il est gris ou sale, assis par terre, adossé, ceinture et braguette toutes grandes ouvertes, consciencieusement, avec calme, se démorpionne.

•

23 heures 15, à mon nouvel hôtel.

En attendant qu'il soit cinq heures, à la terrasse du café face à l'Agence, je regarde. De l'autre côté de la rue, il y a un arrêt d'autobus où cinq jeunes filles attendent. Quatre sont voilées de blanc, une seule ne l'est pas, qui est vêtue d'une robe rouge pas tout à fait mini. Je remarque alors la coquetterie des jeunes filles voilées. Ce long voile blanc les couvre entièrement, depuis la tête jusqu'aux pieds, et elles portent, accroché au nez et qui descend jusqu'au dessous du menton, un rectangle de dentelle retenu derrière la tête par un cordon, comme un masque. Elles prennent bien soin, cependant, de découvrir le mollet d'une jambe, d'une façon qui peut paraître accidentelle, mais qui ne l'est pas, j'en suis sûr. Toutes les cinq se parlent et sont très animées. Comme des jeunes filles de leur âge : elles peuvent avoir 15 ou 16 ans.

Leur regard s'affole un peu autour d'elles pendant qu'elles jacassent. Et du revers de la main, régulièrement, les quatre qui sont voilées, font, quelques instants, paraître un mollet. Ça n'est pas sans intérêt.

A l'Agence, je rencontre Y, et nous nous découvrons des amis communs. En même temps, s'amènent un journaliste algérien et un correspondant suisse. L'affaire Djellil occupe tout le monde. Nous allons tous les quatre prendre un verre à un café, près de l'Agence. On parle de Djellil, ce haut-fonctionnaire algérien actuellement détenu à Tel-Aviv. Parti en voyage officiel au Japon (et en voyage de noces du même coup), il aurait voulu revenir par une autre partie du monde. Selon le journaliste algérien présent, Djellil aurait commis une erreur : il ne se serait pas rendu compte que l'aéroport de Lod est celui de Tel-Aviv, donc en Israël, où il aurait cru passer inaperçu, puisqu'il ne descendait pas là : il était à bord d'un avion de la BOAC. Retenu pour interrogatoire par les autorités israéliennes, l'histoire ici fait beaucoup de bruit et, par conséquent, la « une » tous les jours des journaux. Boumédiène serait entré dans une colère terrible. Djellil, qui *était* secrétaire général à la Présidence et, donc, en possession de renseignements importants, s'est vu aujourd'hui réduire à presque rien : le communiqué de la Présidence omet, après son nom, son titre de secrétaire général : il n'est plus qu'un fonctionnaire sans importance. En deux mots, la carrière de Djellil est terminée. D'un simple coup de communiqué. Il devra sans doute s'inscrire aux cours du soir de géographie, dès son retour en Algérie.

Restés seuls, le journaliste algérien et moi parlons de Ben Bella. M. (c'est ainsi que j'inscris son nom dans mon carnet) a trente ans. Il occupe un poste de direction dans sa boîte. Selon lui, Ben Bella n'avait que des ambitions personnelles et menait le pays à sa ruine par ses idées de grandeur et de voyages à l'étranger dont jouissaient ses amis. C'était un régime personnel. Si tel était le cas, pourquoi Boumédiène a-t-il supprimé l'Assemblée Nationale ? Pourquoi le FLN n'est-il devenu qu'un simple appareil du pouvoir ? Pourquoi l'armée, la gendarmerie et la police sont-elles devenues les véritables cadres de la nation ? M. me demande de ne pas parler

trop fort, qu'on peut m'entendre et que ça pourrait me causer des ennuis.

•

J'ai dîné seul, simplement, en buvant quelques bières à la Brasserie de l'Opéra. Autour, des Algériens seulement. Je remarque que dans leurs conversations, ils *switchent* régulièrement de l'arabe au français.

* * *

Mardi, 18.

12 heures 15, à l'Agence.

Le chauffeur du taxi à qui je donne le nouveau nom de la rue où se situe la RTA ne bouge pas. Il me regarde, ébahi. Je répète : mon accent arabe doit être bien mauvais : de toute évidence il n'a pas compris. Et il ne comprend pas davantage la deuxième fois. « *L'ancienne rue Hoche* », lui dis-je. « Ah ! me répond-il, soulagé, *si tu me l'avais dit avant !* »

C'était dès neuf heures, ce matin. J'avais rendez-vous avec M. Laïd, directeur du programme radiophonique de la Radiodiffusion Télédiffusion Algérienne, qui m'a reçu fort gentiment. Physiquement, Laïd me rappelle feu Jean Luc, qui fut l'extraordinaire directeur de Radio-Luxembourg après avoir débuté à la RTF : large, solide, la tête en boule de billard, les lèvres épaisses, les yeux ronds, qui sourient malicieusement, des soupirs entre deux phrases et deux téléphones. Son bureau est petit et il le partage avec sa secrétaire. L'objet de ma visite : obtenir des enregistrements de voix d'écrivains algériens. M. Laïd, toujours gentil, me sourit et me répond qu'à la RTA tout se fait toujours en direct, qu'il n'y a pas d'archives. Il voudrait bien m'aider : ça se voit, mais il est débordé de travail : ça se voit aussi. Je n'insiste pas, le remercie et le quitte.

Ce matin, rien n'a marché. Je n'ai pas encore mon accréditation. Au ministère de l'Information où je téléphonais tôt, B. me dit de lui téléphoner vers 11 heures et demie. Comme j'étais dans le quartier, en revenant de la RTA, je suis passé

à son bureau. Au moment où je me présente, il est en train de lire une revue illustrée. Pas d'accréditation : son directeur ne lui a pas encore envoyé le dossier. Je repars.

Entre le sixième et le cinquième étage, l'ascenseur s'arrête. L'alarme ne fonctionne pas, l'ascenseur ne repart pas, je suis coincé. C'est un ascenseur où l'on a peine à tenir à deux, côte à côte, mais dans lequel on le pourrait, presque, en hauteur. Je ne suis pas tout à fait entre les deux étages. Au sixième que je viens de quitter, il y a une ouverture suffisante pour un corps entre le plancher de l'étage et le plafond de l'ascenseur. J'ouvre les deux portes vers l'intérieur, je m'assure qu'ainsi l'ascenseur ne va pas se remettre en marche ; je grimpe au mur en m'accrochant au plancher du sixième, m'aidant de mes pieds de chaque côté appuyés sur les portes ouvertes ; je me hisse dans l'ouverture, me traîne un peu et me retrouve allongé sur le plancher du sixième, tout en sueur, les vêtements pleins de poussière. Durant tout ce manège, je n'ai vu et il n'est venu personne. Je me suis dépoussiéré et j'ai descendu les six étages à pied.

*

16 heures 30, à l'hôtel.

Ça commence à débloquer. En rentrant à l'hôtel, ce midi, j'avais un message : un critique littéraire me fixe rendez-vous, ce soir, à 18 heures, ici-même à mon hôtel. Ahmed Rachedi, le directeur de l'Office National pour le Commerce et l'Industrie du Cinéma, me donne rendez-vous demain après-midi pour une interview. A l'Information, B. n'est pas rentré. « *Je rappellerai, merci !* »

Je commence à comprendre qu'ici, on travaille tôt le matin et tard en fin d'après-midi : quelques heures par jour seulement, surtout par cette chaleur.

*

18 heures, à l'hôtel.

B. est furieux. Je l'ai eu au téléphone, à 17 heures 15. Il venait tout juste de téléphoner à Rachedi pour lui deman-

der de m'accorder une interview et il s'est fait répondre par la secrétaire que le rendez-vous avait déjà été accordé. « *Sans l'accord du ministère de l'Information, vous ne pouvez rien faire !* » me crie-t-il au téléphone. « *Mon oeil !* »

*

23 heures 15, à l'hôtel.

Le critique littéraire était à l'heure. J'ai été très heureux de voir qu'il était jeune : je craignais trouver un vieux monsieur digne et dignifiant. Nous avons passé la soirée ensemble, avec l'un de ses collègues qui est venu se joindre à nous au restaurant où nous avons dîné légèrement, d'un seul plat.

Pas question d'enregistrement d'une interview, mais j'apprends beaucoup de choses sur la vie littéraire, la jeunesse algérienne, et j'inscris dans mon carnet des noms de personnes à voir, si elles sont actuellement à Alger.

Pour le critique et son collègue, la Révolution, c'est donner à manger à tout le monde. L'ouvrier qui n'a ni travail ni pain ne peut comprendre ce qui s'est passé ici depuis huit ans. En fait, il ne peut qu'être déçu si ce ne sont que les maîtres qui ont changé. Ils croient en l'avenir de l'Algérie à cause de la jeunesse qui compte actuellement pour la moitié de sa population. (53% des Algériens ont moins de vingt ans.)

* * *

Mercredi, 19.

6 heures 30, à l'hôtel.

Il n'y a que huit jours que j'ai quitté Montréal et il me semble, ce matin, que cela fait au moins trois mois.

Avant de m'endormir, hier soir, j'ai commencé la lecture de *L'opium et le bâton*, de Mouloud Mammeri. Je n'ai pas pu beaucoup avancer ma lecture. Il m'ennuie : c'est du sermon. Kateb Yacine, au contraire, est plus séduisant : il possède une grande puissance d'écriture.

C'est aujourd'hui que je ferai ma première interview. J'ai maintenant hâte d'avoir terminé mon travail pour quitter Alger. Ici, c'est une rumeur constante qui monte de la rue, avec des vrombissements réguliers de moteurs qui changent de régime à cause des feux, ou qui foncent à toute allure, bruyamment toujours.

Le quartier est vraiment populaire. Le critique littéraire d'hier soir s'est dit étonné de me voir loger ici. Il était en même temps agréablement étonné, heureux — il me l'a dit — de voir que je n'aie pas recherché un hôtel plus luxueux dans un quartier plus chic. On perçoit tous les nord-américains comme des millionnaires et pour les gens de ce pays — comme d'autres d'ailleurs — ils se comportent comme tels, distribuant l'argent sans compter, puisque ici tout est bon marché, selon des standards européens, et encore meilleur marché, selon des normes américaines. Mais on n'apprend pas à connaître un pays lorsqu'on l'achète tous les jours et plusieurs fois par jour. Il vaut mieux le marchander.

*

Midi, à l'hôtel.

« *Le sirocco charrie du feu,* » a écrit Maupassant. « *C'est un vent du sud qui se réchauffe drôlement en passant par le Sahara,* » m'a dit tout à l'heure un chauffeur de taxi. Il fait une chaleur intense : le sirocco souffle à bout portant sur Alger, mais il est combattu par un léger vent d'ouest (celui des montagnes) qui l'emportera au cours de cette joute des vents qui durera encore deux ou trois jours. Après, ce devrait être le vent de l'est (celui de la mer) qui sera plus frais. Je ne me plains pas trop : j'accumule de la chaleur en vue de l'hiver prochain, à Montréal.

J'ai passé une bonne partie de la matinée au téléphone, dans les bureaux de l'Agence. Entre 11 heures et 11 heures et demie, on réussit à atteindre quelques personnes.

Dès neuf heures, ce matin, j'ai téléphoné à B. de l'Information pour apprendre que Malek Haddad, Directeur de la culture, est parti jusqu'à lundi prochain et que je devais moi-

même entrer en rapport avec les écrivains parce qu'il n'arrivait pas à le faire (ce que je ne lui avais jamais demandé). En somme, j'ai perdu trois jours à cause de ce type dont je commence vraiment à croire qu'il se prend pour un autre.

*

Kateb Yacine ne répond pas au numéro de téléphone qu'on m'a donné, à Sidi Ferrouch, où il doit actuellement tourner un film. A Tlemcen, c'est Mohammed Dib qui ne répond pas : il est hors de circulation, même pour son éditeur. Réjean Ducharme n'a pas inventé la clandestinité de l'écrivain.

*

L'affaire des deux Algériens retenus à Tel Aviv occupe tous les journalistes d'ici qui, chacun son tour, viennent à l'Agence en discuter avec Y. Du voyage de noces du Commandant Djillil, on passe à la question des mariages mixtes. C'est sans doute une question plus importante qu'on ne le croit : le ministre Chrim Belkacem a répudié sa femme infidèle ; un autre a fait convertir la sienne à l'Islam. Les ministres se voient obligés de donner l'exemple.

Quant à moi, pour la première fois, ce matin, depuis mon arrivée à Alger, il y a quatre jours, j'ai pu converser avec deux jeunes femmes qui travaillent à l'Agence. L'une, française, est stagiaire pour l'été. Elle a vécu à Philadelphie et elle connaît Montréal. Ou les deux filles sont vraiment jolies — je les trouve mignonnes, en tout cas, — ou j'ai carrément oublié ce qu'est une jolie femme. A vrai dire, ici, et surtout dans mon quartier — toutes voilées sous leur haïk blanc — elles affichent peu de singularité féminine, à peine un peu de coquetterie, quelques rares fois. Leur figure reste un mystère qu'il ne m'intéresse absolument pas de pénétrer. Quant à certaines que j'ai vues, sans masque, elles seraient tout à fait mieux voilées. Que de surprises — et quel choc ! — un jeune fiancé doit avoir le soir de ses noces !

Selon un jeune étudiant, licencié en philosophie, que j'ai rencontré, ce genre de mariage est un véritable viol. Il me raconte cette histoire où, après la fête, le banquet de ma-

riage, une fillette d'une dizaine d'années vient saluer la mariée en lui disant : « *Bonne nuit, mamoushka (maman).* » Puis une autre, d'une vingtaine d'années, vient faire la même chose. Plus tard, c'est au tour d'une autre, âgée, celle-ci, d'une trentaine d'années. Le jeune marié s'avance alors vers sa nouvelle épouse et lui dit : « *Adieu, mamoushka !* » et il file à toute allure.

Certains mariages se font ainsi. La jeune fille vient de loin, on dit d'elle tout le bien possible au fiancé qui ne la voit telle qu'elle est que le soir de son mariage. (On dit que c'est une société d'hommes. Mais je crois qu'au fond, ce sont les femmes qui, finalement, la dominant.) Le livre de Mme M'Rabet, *Les Algériennes*, aurait été mal reçu en Algérie. C'est en travaillant à la radio que Mme M'Rabet a recueilli les témoignages qui ont fait l'objet de son étude. Mais qui, des femmes ou des hommes d'Algérie, ont moins bien reçu le livre ?

*

18 heures, à l'hôtel.

Le monde du cinéma est vraiment un monde neuf et rafraîchissant. J'arrive tout juste de l'ONCIC, aux Asphodèles, à Ben Aknoun, sur les hauteurs, en banlieue d'Alger, où j'ai interviewé, dans son grand bureau climatisé, Ahmed Rachedi, le directeur général, qui est aussi réalisateur et qui a trente-deux ans aujourd'hui. Il m'avait donné rendez-vous à 16 heures 30. Je faisais déjà antichambre, au huitième étage de l'immeuble de l'ONCIC, à 16 heures : c'est à 15 minutes du centre d'Alger seulement, mais je ne voulais pas prendre le risque d'être en retard. Rachedi m'a reçu à 16 heures 20 et j'ai été avec lui un peu plus d'une demi-heure.

Je me suis informé des autres réalisateurs et Rachedi m'a indiqué que je n'avais qu'à descendre au deuxième étage où je devrais normalement en rencontrer quelques-uns. Je descends. Dans un petit bureau : deux jeunes hommes et une dame. L'un des gars (un gros, mal rasé, veste de denim bleue ouverte sur la poitrine et à qui il manque des doigts aux deux mains) me reçoit avec un grand sourire dans les yeux.

« Je viens de chez le grand patron, là-haut, qui m'a indiqué que je trouverais ici des réalisateurs. » « Quel grand patron ? » me demande-t-il. Et avant que je n'ajoute quoi que ce soit : « Ici, il n'y a que des responsables. Voyez celui de la division. » J'explique ce que je fais et ce que je veux. Au bout d'un court moment, le gros est appelé dans le bureau du responsable de la division. Il en ressort vite. « Il n'y a que moi pour l'instant », me dit-il. — « Qui es-tu ? » — « Bouamari. »

Je connais le nom pour l'avoir vu quelque part. On s'assoit dans le bureau du responsable qui, lui, sort et nous laisse seuls. « Ton prénom ? » — « Comme tous les Arabes, Mohammed. » Nous nous entretenons sans difficulté.

Avant de quitter les Asphodèles, je fais quelques appels téléphoniques inutiles : Mammeri ne rentre de Kabylie que lundi soir ; à la SNED, personne pour me répondre, en l'absence du directeur général malade. Je commence à désespérer de la littérature...

Au retour, un chauffeur de taxi, Zinouti, a un frère qui vit à Montréal depuis quinze ans et qui a épousé une Québécoise. Tous les dimanches, il va, avec sa femme et ses copains, à la pêche à Tipaza. TIPAZA, c'est Camus ! Peut-être ne faut-il pas tout à fait désespérer de la littérature.

•

23 heures 30, à l'hôtel.

A la cinémathèque, j'ai pu rencontrer le directeur, Ahmed Hocine, qui m'accorde une longue interview. Il est jeune, lui aussi, et il a une foi très grande au travail qu'il fait : il est responsable des trois cinémathèques d'Algérie et de la programmation de toutes les salles commerciales du pays. Il part demain pour Venise où il assistera à la Biennale. Dans des bureaux, à côté du sien, trois jeunes hommes s'affairent à préparer une documentation miméographiée sur le cinéma algérien que Hocine doit prendre avec lui. Ça ne sera prêt qu'au cours de la nuit. « Heureusement, me dit-il, que nous pouvons compter dans ce travail sur des jeunes qui ne comptent pas leur temps ! »

La nuit est lourde ; il fait chaud. Au retour, je cherche à boire. Il est trop tard ; on ne sert plus de bière. A la terrasse d'un café, un grand algérien, un peu négroïde d'aspect, très beau garçon, m'arrête et m'invite à sa table. Je m'assois et nous parlons. Comme le patron ne veut pas nous servir, Ali me dit qu'il va m'amener là où il sait qu'on nous servira. Je le suis, mais peine perdue, et nous revenons vers mon hôtel. En marchant, il m'aura raconté ses déboires.

Ali a vingt-huit ans et ne songe qu'à une chose : quitter l'Algérie. Il a son passeport, mais pas encore son autorisation de quitter le pays. Il a déjà versé de l'argent à un ou à plusieurs fonctionnaires, semble-t-il. Mais il doit continuer de payer et il lui en coûtera finalement 1,000 Dinars pour partir. Ali a été dans l'armée française en Allemagne, à Baden Baden d'abord. Par la suite, il a vécu en France avant de rentrer de son plein gré en Algérie en 1964. *« Je te jure sur la tête de ma mère, je me sens comme un détenu ici. Moi, j'aime la liberté : boire, faire l'amour. Quand je bois, je dois rentrer en cachette chez mes parents. Je vais partir et je reviendrai dans dix ou quinze ans pour me marier. En attendant, je veux vivre, moi ! »* A la porte de l'hôtel, il ajoute, avant de rentrer chez lui : *« Je suis socialiste, moi. J'aime l'Algérie, mais j'aime aussi tous les hommes, y compris les Juifs. »*

Mon critique littéraire avait peut-être raison de dire que les jeunes vont sauver l'Algérie.

* * *

Jeudi, 20 août.

15 heures, Square Port Saïd.

Je ne serai plus tout à fait seul, je crois, pour la suite de ce voyage. A l'Agence, ce matin, où je me suis rendu dès huit heures et demie, j'ai pu avoir une longue conversation, en tête à tête, avec Anne, la jeune stagiaire française, d'abord au milieu de tous mes appels téléphoniques qui n'ont, encore une fois, rien donné et, ensuite, à la terrasse d'un café. Elle viendra, dimanche, à la mer avec moi.

J'ai retenu, à compter de demain, une chambre à Zerda, à 30 kilomètres d'Alger, et une voiture. Il sera plus

agréable de travailler au bord de la mer qu'au centre de la ville. Je prendrai mes rendez-vous, tôt le matin, depuis Zeralda, et ne viendrai à Alger qu'en fin d'après-midi : le jour, ce seront bains de soleil et de mer.

Il me semble maintenant que j'ai davantage apprivoisé le pays : j'en comprends mieux le fonctionnement et je m'organise mieux. Il me reste au moins dix jours pour faire mon travail et, désormais, à un rythme moins effarant.

* * *

Dimanche, 23 août.

Sur la plage, à Zeralda, à 9 heures.

Le temps est couvert, mais la luminosité reste grande, toute blanche. Il tombe parfois quelques gouttes de pluie. Il en tombe maintenant trop et je dois rentrer.

Ma chambre a une terrasse, où je m'installe, face à la mer. Le soleil tente vainement de percer les nuages ; parfois, le tonnerre, dans le loin. Il n'est pas question de bronzer, mais l'air est doux et c'est reposant. Depuis mon arrivée en Algérie, il y a une semaine, c'est la première fois que je vois des nuages, qu'il tombe de la pluie.

* *

Avec Anne, jeudi soir, j'ai dîné à la *Rampe de la Pêche-rie*, près de la Place des Martyrs. Il s'y trouve plusieurs restaurants où l'on se spécialise dans le poisson tout frais. Notre menu : crevettes, langoustines, loup de mer et un blanc de blanc. Excellent.

A la cinémathèque, nous avons assisté à la première, à Alger, de la projection d'un nouveau film algérien : *Fidayine*, composé de trois courts métrages : *Le messenger*, *Fidayine*, et *La bombe*. Deux des trois réalisateurs, Mazif et Laradji, sont présents et la discussion s'anime après la projection : elle porte surtout sur le contenu. On reproche aux cinéastes de prendre certaines libertés avec la réalité historique. (Il y a des anciens combattants, dont c'est aujourd'hui la fête en Algérie, dans la salle.) *Le messenger*, sans doute le meilleur des trois films, cinématographiquement parlant, reçoit le plus d'inju-

res. Il se veut une allégorie du déclenchement de la guerre de libération. On dit, dans la salle, que ça ne s'est pas du tout produit comme le cinéaste l'a décrit.

Un spectateur dit : « *Le cinéma algérien n'existe pas. Les cinéastes se prostituent à ne faire que ce que le gouvernement leur demande.* » D'autres ripostent : « *Si vous ne pouvez pas faire de vrais films sur la révolution, n'en faites pas !* »

Après cette soirée, les deux jeunes réalisateurs paraissent franchement ébranlés au moment où je vais les interviewer.

* *

Entre toutes mes courses de la journée de vendredi : Information, agence de location de voitures, bagages à faire, visite au *Moudjahid*, j'aurai tout de même l'occasion de rencontrer une jeune fille journaliste algérienne. (J'aurais voulu rencontrer Josie Fanon, la veuve de Frantz, qui travaille au *Moudjahid*, le quotidien d'Alger, mais impossible de la joindre : elle refuse de voir les journalistes.)

La journaliste que j'ai connue a étudié à Paris. Elle est d'origine kabyle, s'exprime dans un délicieux français, mais ne parle pas l'arabe. Elle est revenue en Algérie, elle aussi, avec beaucoup d'espoir, pour constater combien il est difficile ici d'être à la fois femme et journaliste. Professionnellement, elle collabore aux pages culturelles d'un quotidien, pages qui paraissent le mercredi et le samedi. Les articles pour le samedi doivent être remis à la rédaction en chef le mercredi et ceux du samedi, le mercredi. Mais là n'est pas son problème. Il se situe au niveau personnel. Le jour, elle est femme-journaliste dans un monde d'hommes qui l'acceptent. Le soir, elle redevient femme-algérienne vivant dans sa famille, avec les interdictions que cela comporte, sinon les tabous, en tout cas les scènes désagréables que son genre de vie peut susciter.

J'ai rencontré cette jeune femme une deuxième fois, le lendemain, avec son fiancé. Elle sortait de son journal. Je l'ai invitée à prendre un pot à côté. Comme elle avait déjà rendez-vous avec sa cousine, elle court chercher celle-ci et me rejoint au café. Toutes les deux me racontent qu'en dépit de la loi, à toute fin pratique, les droits de la femme — dont celui de

l'âge de la majorité — n'existent pas. Elle refuse en principe de se marier de façon traditionnelle, mais elle devra le faire si elle se marie en Algérie, devant un muphti ou un marabout, comme il me semble bien que ça doive être bientôt son cas. Elle compte un peu sur la chance qu'elle aura d'épouser un homme évolué qui lui permettra de poursuivre son métier, acquérant ainsi plus d'indépendance qu'elle n'en a dans sa famille.

Son fiancé s'est ensuite amené. Aussi jeune qu'elle — 25 ans à peine — il est vêtu de bleus de travail, la barbe longue de deux jours. Il ne dit pas un mot. Il me paraît même un peu vexé de me trouver là. La conversation prend une tournure purement politique. Le fiancé ne dira pas un mot. La journaliste me dit qu'au cours de la guerre de libération on avait aboli les distinctions régionales. Depuis quelques années, on les a rétablies, ce qui mène actuellement à la suppression progressive de la culture kabyle.

* *

Coïncidence : dans la rue, en sortant de ce café, je rencontre Laradjih, le jeune cinéaste, qui me présente sa fiancée. Et il m'invite gentiment à son mariage qui aura lieu le 5 septembre prochain. « *Mariage traditionnel*, me dit-il. *Enfin, semi-traditionnel.* » Malheureusement, je ne serai plus en Algérie à ce moment-là. Je le regrette vraiment.

* * *

Mardi, 25 août.
17 heures 15, à l'Agence.

Le général Gowon du Nigéria va défiler dans l'ex-rue Michelet en compagnie du colonel Boumédiène dont il est l'invité. Du balcon de l'Agence, nous avons une vue parfaite. Le concierge de l'immeuble a distribué, à tous les étages, des confetti, comme tous les concierges des immeubles situés sur le parcours l'ont fait. La journée de travail s'est terminée plus tôt cet après-midi pour tout le monde. Dès 15 heures, de jeunes écoliers se trouvaient déjà aux abords du Palais du Peuple, au bout de la rue Didouche Mourad, prêts à acclamer,

avec, dans chaque main, un drapeau de chacun des deux pays. A l'heure qu'il est, Alger est massé le long des trottoirs. Des photos géantes des deux chefs d'Etat ont été accrochées tout le long du parcours, depuis l'aéroport jusqu'au Palais du Peuple. Des banderolles aussi qui proclament : *Vive l'unité du Nigéria, Long Live Nigeria's Territorial Integrity, Vive le Nigéria uni dans une Afrique unie*, en rouge sur fond blanc, en français, en arabe et en anglais.

Abderrahmane Madoui, directeur de l'édition à la SNED, que j'interviewais il y a un peu plus d'une heure, m'avait dit qu'il faudrait l'excuser si le défilé, qui doit aussi passer sous ses fenêtres, s'amenait en cours d'interview, afin de permettre à ses employés, qui n'ont pas été libérés comme les autres, de sortir sur les balcons. « *Cela fait partie de nos devoirs d'hospitalité* » m'explique-t-il.

Les journaux de demain écriront peut-être qu'il s'agissait d'une manifestation spontanée des Algérois.

•

18 heures 30, à l'Agence.

Le défilé est passé il y a quinze minutes : Boumédienne en tenue civile, Gowon, en tenue de général, tous les deux debout dans une DS noire au toit découpé et bordé de velours rouge. Autour, quatorze motards serrant de près la limousine présidentielle. La suite : deux DS décapotables remplies d'agents de la sécurité, trente-quatre voitures noires à conduite intérieure, surtout des DS et quelques Renault 16, et une trente-cinquième voiture, de police, qui freme le cortège. De Gaulle n'en a jamais eu autant. Le défilé passe en quinze secondes.

* * *

Mercredi, 26 août, à Zeralda.

Si la loi du salaire maximum est vraiment respectée (2,000 Dinars par mois, quelles que soient les fonctions) la nouvelle bourgeoisie, ou nouvelle classe dirigeante, ne peut se permettre le train de vie qu'elle mène qu'en utilisant des

ressources du type « frais généraux » (villa, voiture, chauffeur, domestiques, etc...) en sus de ses revenus. Ou jouir d'avantages secrets. Quant aux détournements de fonds, il semble qu'ils aient été nombreux et leurs auteurs, tous (?) confondus devant les tribunaux.

La Révolution algérienne aurait pu signifier l'abolition des classes sociales. Les Algériens ont sans doute été trop marqués par le colonialisme — et de type français par-dessus le marché — pour ne pas avoir une mentalité bourgeoise dans ce qu'ils appellent l'édification de *leur* socialisme. *Zeralda* en est une image, qui s'entoure d'une palissade et qui poste des gendarmes à ses barrières. Bien sûr, les Algériens, en ces dimanches torrides du mois d'août, peuvent venir à cette plage, sous ma fenêtre, mais ils doivent payer un droit d'entrée qui, pour la masse, est nettement prohibitif. Quant à ceux des Algériens qui peuvent s'offrir des vacances ici, ils sont extrêmement rares — mais il y en a — et ils ne sont pas intéressants.

Le complexe touristique de *Zeralda* a été dessiné par l'architecte français Fernand Pouillon comme celui de *Tipaza* et c'est la reconstitution d'un village arabe, tout blanc, avec ses maisonnettes à toit plat. Sa simplicité en fait en même temps son luxe. Celui de *Tipaza* est loué par l'Etat algérien à une société européenne qui l'exploite à la manière d'un Club Méditerranée. A *Tipaza*, les Algériens travaillent. A *Zeralda*, l'Office du Tourisme Algérien exploite le Centre et les Algériens qui peuvent se le permettre sont admis à y vivre.

Pour un Européen ou un Nord-Américain, le coût de la vie à *Zeralda*, bien que plus élevé qu'ailleurs en Algérie, est tout de même ridiculement bas. Pour une chambre, qui comprend deux lits, une salle de toilette, un WC, une salle de douche, une terrasse sur la mer, et trois repas, le coût est de 60 Dinars par jour pour une personne.

A mon arrivée, je l'avoue, je me suis senti bien d'avoir ainsi une chambre avec salle de bains complète et de pouvoir me précipiter à la mer à la nuit tombante. Toute ma fatigue de la semaine et ma nervosité se sont effondrées. Mais au dîner, déambulant dans l'immeuble central, dit des mille

colonnes, j'ai ressenti une étrange impression de solitude et l'écart entre le Square Port Saïd, plus vrai mais miséreux, avec cette atmosphère agréable mais tellement artificielle. Sur la terrasse, il y a la jeunesse dorée algérienne bien vêtue qui danse au son d'une musique faussement Rock.

* * *

Jamais je n'ai vu discothèque aussi belle que le *Tanit*, à Zeralda. Je n'y avais pas mis les pieds avant hier soir.

Deux journalistes algériens étaient venus me rencontrer à la salle à manger. En fin de soirée, ils ont tenu à ce que je voie cette discothèque que l'un d'eux connaît bien.

On accède au *Tanit* par une petite porte dérobée. Un couloir semi-circulaire nous mène à une grande piste de danse tournante, éclairée faiblement du sol seulement, face à un long bar, semi-circulaire aussi. Un dédale de couloirs invisibles de l'entrée est, de chaque côté, percé d'alcôves paisibles tachées d'ombre et de pénombre. Les jeunes qui s'y trouvent nombreux sont presque tous Algériens. Les filles sont jeunes, jolies, non voilées, bien sûr, mais en mini-jupes.

Pour entrer au *Tanit*, il faut être accompagné. Nous sommes trois hommes mais nous y entrons tout de même. Le directeur qu'un des deux journalistes connaît me dira que c'est le privilège des locataires du Centre. Devant mon étonnement à ce mot *privilège*, en faisant le clown, il me répondra que « *la société étant telle que tous les gens ne sont pas encore au même niveau de développement, on ne doit pas pour autant priver une minorité dans ses goûts et ses plaisirs* ». Un autre aspect du socialisme coranique.

* * *

Jeudi, 27 août.

Il est midi. Je quitte Alger pour le Sahara.